

et sans doute de soutenir les intérêts de Lothar : leur mission fut inutile.

Ce fut le 25 juin 841 que se heurtèrent les masses énormes amassées de tous les points de l'empire frank dans les plaines de l'Auxerrois : presque tous les peuples jadis soumis au grand Karle avaient envoyé leurs contingents, non plus, comme autrefois, pour agrandir et défendre l'Empire, mais pour le déchirer en lambeaux. Chaque province avait fourni des combattants aux deux partis; néanmoins on peut dire qu'en général avec Lodewig étaient les Germains; avec Lothar les Austrasiens, les Italiens et les Neustriens septentrionaux de la Meuse à la Seine : la majorité des Franks étaient encore pour l'unité de l'Empire, à laquelle était attachée la grandeur de leur race. Les Neustriens méridionaux d'entre Seine et Loire et les Aquitains des cantons au nord de la Charente et de la Dordogne combattaient pour Karle; les Aquitains méridionaux et les gens du duché de Gascogne, pour Peppin; les Gallo-Burgondes et les Provençaux s'étaient partagés. Bernhard, avec ses Gallo-Wisigoths, s'était arrêté à trois lieues de là pour ne point prendre part à la lutte.

Vers l'aurore, Lodewig et Karle sortirent de leur camp, établi près du village de Thuri (*Touriacus*), à sept lieues d'Auxerre; ils se mirent en bataille dans la plaine, et appuyèrent leur aile droite sur une hauteur appelée « la montagne des Alouettes », voisine du camp de Lothar. L'empereur était logé à Fontenailles (*Fontanetum*), sur le ruisseau d'Andrie, qu'on nommait alors le « ruisseau des Burgondes », et qui se jette dans l'Yonne, près de Coulange. Il passa l'Andrie, déploya ses légions en avant du village de Bretignelles (*Brittæ*), et l'immense bataille s'engagea sur un front de deux lieues le long du cours de l'Andrie.

Lothar, qui n'avait montré jusqu'alors que fourberie et timidité, redevint digne de ses aïeux sur le champ du carnage, et ses ennemis eux-mêmes ont célébré ses exploits; les Franks d'Austrasie et de Neustrie qui le suivaient combattirent en descendants des soldats

de Karle-Martel et de Karle le Grand : ils rompirent, après une furieuse résistance, les lignes des Germains de Lodewig, qui formaient le centre de l'armée des deux frères, et ils les eussent taillés en pièces, s'ils n'eussent été eux-mêmes pris en flanc par Karle et par Warin, duc de Toulouse, qui, avec les Aquitains, les Provençaux et les Burgondes du parti de Karle, avait culbuté au premier choc l'aile gauche de l'empereur, entre le mont des Alouettes et le village du Fay (*Fagit*).

Pendant ce temps, l'aile gauche des deux frères, composée des Neustriens de Karle et commandée par un duc Adhelhard et par l'historien Nithard, était aux prises, vers l'étang d'où sort l'Andrie, soit avec les Italiens, soit avec les Wasco-Aquitains de Peppin : la lutte fut très opiniâtre en ce lieu; l'aile droite de l'empereur céda enfin, pendant que les Franks qui composaient le centre succombaient pareillement sous les efforts de Karle et de Lodewig réunis; Lothar quitta le dernier les alentours de Bretignelles et les bords de l'Andrie, encombrés de monceaux de cadavres. Un auteur contemporain prétend que plus de quarante mille hommes étaient tombés du côté de Lothar et de Peppin; Karle et Lodewig n'avaient peut-être pas perdu beaucoup moins de monde que le vaincu. Le fort du carnage avait porté sur les Franks et les Aquitains; la fleur de la race franke gisait sur cet effroyable champ de bataille.

Les deux rois et les chefs de l'armée victorieuse parurent épouventés de leur victoire : ils arrêtaient le massacre et le pillage, ne poursuivirent pas les vaincus, et rentrèrent dans leur camp vers midi; le lendemain, jour de dimanche, après avoir tenu conseil et ouï la messe, ils donnèrent la sépulture aux morts, « amis ou ennemis, fidèles ou infidèles », secoururent les blessés sans distinction de parti, et dépêchèrent après ceux qui avaient fui pour leur offrir le pardon de tous leurs méfaits, « s'ils revenaient à la bonne foi »; puis ils consultèrent les évêques sur ce qui se devait faire en cette occurrence. Les évêques présents déclarèrent que le

jugement de Dieu avait manifesté la justice de la cause des deux rois, et que tous ceux qui les avaient secondés « de conseil ou d'action » étaient exempts de péché; ils ordonnèrent un jeûne de trois jours pour implorer la rémission des péchés des morts et la continuation de l'assistance divine.

La décision des évêques put calmer les consciences troublées, mais n'effaça pas la tristesse et l'effroi qui s'étaient emparés de tous les cœurs : une foule d'écrivains, les uns presque contemporains, les autres plus récents, exagérant encore la terrible extermination de Fontenailles, prétendent que « les forces des Franks furent tellement affaiblies, et leur vertu guerrière tellement abattue par ce combat, que, dorénavant, loin de faire, comme autrefois, des conquêtes sur leurs ennemis, ils ne furent plus capables de défendre leurs propres frontières » (*Annal. Met.*). Ces historiens transforment, pour ainsi dire, en un simple désastre matériel une grande catastrophe politique : c'étaient moins encore les guerriers du peuple frank et sa force militaire que sa force morale qui avait péri à Fontenailles¹.

L'impression funèbre de cette journée était redoublée par les nouvelles de l'ouest : le 15 mai, Rouen avait été surpris, saccagé, brûlé par une flotte de pirates *northmans*, qui avaient audacieusement remonté le cours de la Seine; Jumièges, Fontenelle (Saint-Wandrille), tous les monastères, villes et bourgades des deux rives du fleuve, entre Rouen et la mer, avaient été pareillement pillés, brûlés ou mis à rançon. Trois ans auparavant, dès 838, des corsaires sarrasins avaient traité de la même manière la ville de Marseille, et emmené

1. « Que la rosée et la pluie, s'écrie le poète lotharien Anghelbert, ne rafraichissent jamais les prairies où sont tombés les forts, expérimentés aux batailles!... Que le Nord et le Midi, l'Orient et l'Occident plaignent ceux qui sont morts à Fontenaille!... Que maudit soit ce jour! qu'il soit retranché du cercle de l'année et rayé de toute mémoire; que le soleil lui refuse sa lumière; que son crépuscule n'ait point d'aurore!... Nuit amère, nuit dure, où demeurèrent gisants sur la plaine les forts, expérimentés aux batailles, que pleurent aujourd'hui tant de pères et de mères, tant de frères et de sœurs, tant d'amis! » *Versus de bellâ quæ fuit Fontaneta*, dans les *Histor. des Gaules*, t. VII, p. 304. Le poète Anghelbert avait combattu vaillamment pour Lothar, et était demeuré « seul de beaucoup au premier front de bataille ».

captifs tous les clercs, les moines et les religieuses. Les vautours du Nord et du Midi n'attendaient pas que l'Empire frank eût achevé de se déchirer de ses propres mains pour s'abattre sur son corps mutilé.

L'affreuse boucherie de Fontenailles n'eut pas même pour résultat de faire poser les armes aux partis. Lothar n'accéda point au « jugement de Dieu ». Lodewig et Karle ne surent ou ne purent profiter d'un triomphe si chèrement acheté; au lieu de poursuivre ensemble Lothar, qui se retirait vers Aix-la-Chapelle, et de l'accabler ou de le contraindre à un traité définitif, ils se séparèrent. Lodewig retourna outre-Rhin afin de s'opposer aux intrigues de Lothar en Germanie; Karle, après avoir reçu l'hommage du duc Bernhard, qui se prononçait tardivement pour le vainqueur, se dirigea vers l'Aquitaine, où Peppin était retourné; mais il n'y gagna que de détacher quelques vassaux de la faction de Peppin, et ne fut guère plus heureux dans la Neustrie septentrionale, où il se porta ensuite; la plupart des seigneurs de cette région, le voyant arriver avec une armée harassée et très faible en nombre, demeurèrent chez eux et ne vinrent pas lui prêter serment.

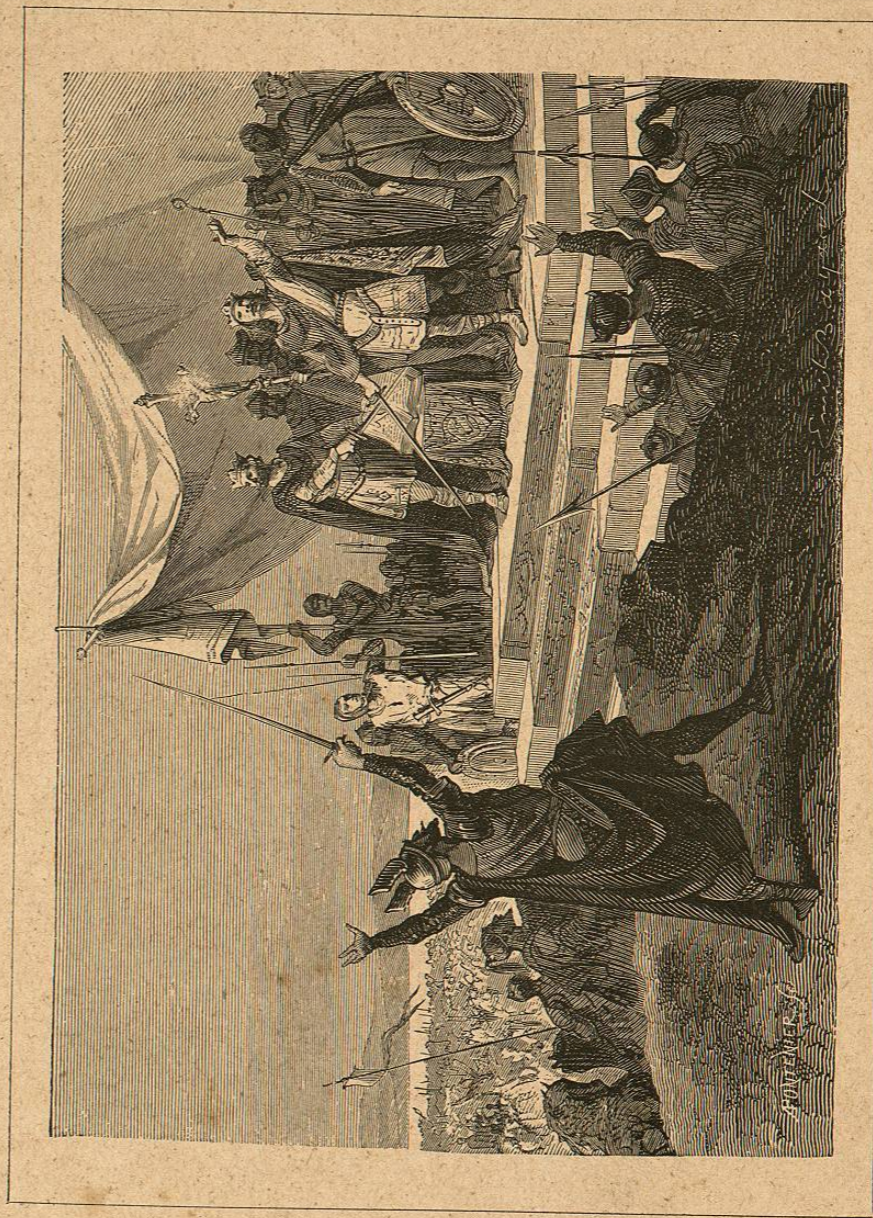
Lothar avait mieux employé son temps : il affranchit une foule de serfs du domaine pour les armer, et recourut aux moyens les plus extrêmes pour gagner les Germains du Nord : foulant aux pieds la politique de sa nation et de ses pères, il n'avait pas craint d'établir comte dans les îles de Zélande le Danois Hériold, redevenu païen¹, et d'offrir aux Saxons la permission de retourner aux vieilles coutumes païennes en échange de leur assistance : la noblesse saxonne (*edhelingi*) s'était confondue avec les colons franco-germans; mais

1. Rien n'était plus commun que ces rechutes des hommes du Nord qui avaient reçu le baptême : ils ne paraissaient pas attacher une bien grande importance à la cérémonie d'être « lavé d'eau » par les chrétiens, et ils la subissaient sans trop de peine pour des intérêts purement terrestres, puis retournaient à leurs dieux sans scrupule. Il y en avait qui se vantaient d'avoir été baptisés jusqu'à vingt fois, sans autre motif que de se faire donner de beaux habits et des armes par leurs parrains. Voir Mon. San Gall., l. II, c. 29.

la masse des simples hommes libres (*frilingi*) et des colons (*lazzi*) avait encore au fond du cœur la tradition du paganisme. Les partisans du vieux régime barbare se confédérèrent sous le titre de *stellinga* (les enfants des anciens), se soulevèrent avec fureur contre les nobles et les colons étrangers, et embrassèrent la cause de Lothar, qui séduisit aussi beaucoup de leudes de la France orientale, de la Thuringe et de l'Allemagne.

Lothar se refit ainsi une nombreuse armée dès l'automne de 841, repoussa Karle, qui s'était avancé jusqu'au pays de Hasbain et de la basse Meuse, le rejeta au midi de la Seine, puis opéra pour la seconde fois sa jonction avec Peppin à Sens. Karle et Lodewig s'apprêtaient de leur côté à se réunir, et Lodewig amenait des forces considérables d'outre-Rhin; Lothar eût pu atteindre Karle avant que Lodewig fût à portée de le secourir; mais il le laissa tranquillement marcher vers l'Alsace, et s'en alla saccager le pays d'entre Seine et Loire, espérant détruire un corps de troupes posté par Karle dans la forêt du Perche, et déterminer Nôménoé à se déclarer pour lui. Les soldats de Karle échappèrent à Lothar, et le prince des Bretons demeura neutre. Karle et Lodewig se rejoignirent à Strasbourg.

Le 14 février 842, les armées des deux frères ligüés se rangèrent en bataille aux portes de la cité, sur la rive gauche du Rhin, et, là, Karle et Lodewig, parcourant les lignes de leurs guerriers, les harangüèrent, l'un en langue « romane » (*lingüa romanä*), l'autre en langue « tudesque » ou teutonique (*teudiscä*) : ils leur rappelèrent toutes les injustices et les fraudes de Lothar, et jurèrent de se soutenir mutuellement, avec une inviolable fidélité, contre ce cruel ennemi. Lodewig, « comme l'aîné », prêta serment le premier, en langue romane, afin d'être compris de l'armée de Karle, composée de Franks neustriens et de Gallo-Romains de Neustrie, d'Aquitaine et des autres régions méridionales. Cette circonstance remarquable atteste que les Franks de Neustrie s'étaient tout à fait mêlés à la masse de la population parmi laquelle ils vivaient, et parlaient,



LE SERMENT DES DEUX FRÈRES DEVANT LEURS ARMÉES